



Tête d'affiche

PIERRE GUÉNÉGAN

Séraphine, servante moquée et artiste aliénée

Treize ans après le film « Séraphine », réalisé en 2008 par le Brestois Martin Provost, un autre Brestois, Pierre Guénégan, publie, pour la première fois, les lettres qu'elle a écrites alors qu'elle était internée dans un asile.

Propos recueillis par Sarah Morio

Vous avez été directeur de galeries d'art, consultant auprès des Douanes, expert à la cour d'appel de Paris mais, surtout, vous avez publié plusieurs catalogues sur des peintres autodidactes et solitaires... Qu'est-ce qui vous fascine chez eux ?

C'est peut-être en tout premier lieu qu'ils n'ont rien en commun, ne se connaissent pas et sont donc très différents les uns des autres, aussi bien dans leurs créations qu'en tant qu'individus. Rousseau, par exemple, travaillait à l'octroi de Paris ; Bauchant était jardinier, Bombois, lutteur forain ; Rimbert, postier ; Desnos, concierge ; et Séraphine, servante chez les bourgeois de Senlis. J'ai personnellement des affinités avec Rimbert et Séraphine. Rimbert, parce que j'ai eu la chance de le connaître et de le côtoyer durant de nombreuses années ; Séraphine, parce que la femme m'a passionné autant que l'artiste.

Votre livre est bien plus qu'un catalogue, c'est une véritable biographie...

Je dirai que c'est une enquête policière qui m'a mobilisé dix ans. Pour chaque tableau (NDLR : il en a répertorié 115), il faut collecter des renseignements, les vérifier, obtenir des précisions, avant de réaliser une fiche technique... Au fil de mes recherches, j'ai ainsi découvert une thèse de la psychiatre Maryline Clin, responsable du musée de la psychiatrie

de Clermont, puis celle de la psychanalyste Marie-Amélie Ortas-Peiretti. Toutes deux ont passé une partie de leur vie à étudier les motivations profondes de Séraphine. Puis, je me suis plongé dans le travail incroyable de Françoise Cloarec, une autre Bretonne qui a consacré de nombreux travaux et ouvrages à Séraphine. Nous avons sympathisé et collaboré parce que j'ai rapidement pris conscience de la nécessité de réfléchir, non seulement à la peinture de Séraphine, qui est hors du commun, mais aussi de nous pencher sur la vie de cette femme, renfermée sur elle-même mais très exubérante, que rien ne prédestinait à devenir peintre. Au final, c'est ce qui fait que ce livre s'adresse aussi bien au grand public qu'aux acteurs du marché de l'art.

En quoi le destin de Séraphine Louis est-il extraordinaire ?

Orpheline très tôt, elle a été placée dès l'âge de 10 ans comme servante dans des fermes. Puis, elle est entrée au couvent des Sœurs de la Charité de la Providence de Clermont de l'Oise, à l'âge de 18 ans, comme bonne à tout faire. Elle y est restée vingt ans, avant de devenir femme de ménage chez les petits-bourgeois de Senlis. C'est à cette époque que l'artiste naît. Le jour, elle effectue « ses travaux noirs », selon ses propres termes et, la nuit, illuminée par la Vierge et les anges, qui lui ordonnent de peindre, elle réalise des tableaux... Elle n'a jamais appris,



Le Brestois Pierre Guénégan a enquêté pendant dix ans pour répertorier les œuvres de Séraphine Louis mais aussi comprendre ses motivations profondes. *FRANÇOIS DRE*

elle vit dans la misère et fait ses couleurs elle-même. Elle se procure un pot de « Ripolin » et y mélange des herbes, du sang, de la terre... Bref, ce qu'elle a sous la main. Elle ne révélera jamais ses secrets. Mais, petit à petit, elle atteint le merveilleux.

Impossible de parler de Séraphine sans évoquer Wilhelm Uhde. Vous dites qu'il a été son ange gardien et son démon...

Effectivement. C'est Wilhelm Uhde, marchand d'art allemand, qui la hisse vers la gloire. Il subvient à ses besoins pour qu'elle ne se consacre qu'à la peinture, lui procure du matériel, lui donne des conseils et lui redonne confiance. Sans doute plus parce qu'il y voit une belle opportunité de se faire de l'argent que par affection. Il vend ses toiles dans le monde entier. Séraphine, dont tout le monde se moquait jusque-là, devient quelqu'un. Mais il l'aban-

donne en 1930 et réveille ses démons. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive, perd alors la raison, et entre à l'asile deux ans plus tard, où elle décèdera dans l'indifférence générale, en 1942.

Comment définiriez-vous le style de Séraphine ?

Certains disent que c'est flamboyant, fantastique voire mystique. Moi, je pense que Séraphine ne nous interpelle pas par un style particulier, mais nous frappe de plein fouet au plus profond de nous-même. Lorsque l'on regarde une de ses peintures, c'est elle en personne qui apparaît avec un petit sourire narquois, hautaine, comme si elle nous lançait un défi.

Que doit-on retenir de ces lettres retranscrites par Maryline Clin, que vous avez lues et relues ?

Avec ses lettres, elle achève de nous interpeller. Chacune d'entre elles est

un cri, une souffrance, une trace qu'elle laisse. Elle écrit parce qu'elle ne veut plus peindre. « On ne fait pas de l'art dans ces endroits-là », pensait-elle. Mais le graphisme est incroyable, ce sont de véritables œuvres... Qui n'ont jamais atteint leurs destinataires et qui ont été retrouvées dans le grenier de l'asile, dans une boîte à chaussures. Elle signait ses lettres « Séraphine Louis-Maillard sans Rivale ». Une manière de dire : « Je suis unique »... À just titre.

Pratique

Exposition des œuvres de Séraphine Louis à la Galerie Dina Vienny, à Paris, jusqu'au 31 juillet. Le livre (295 pages aux éditions Somerville & Leach, tarif : 120 €) y est présent. Extraits du film de Martin Provost, « Séraphine », interprété par Yolande Moreau, dans le sous-sol de la galerie durant toute la durée de l'exposition.